

ENCORE DES SOUVENIRS

Octobre 1919... les tyrons sont raides dans leur uniforme neuf et sous leur casquette à palme jaune et violette, à jugulaire jaune pendant sur le côté.

Est-ce qu'il faudra bien rester trois longues années dans cette boîte ?

*
**

Les habitants de l'Ecole sont cloisonnés en catégories bien étanches. Le chaïb et le boudjif forment l'état-major; Jacques amène chaque matin dans sa voiture à chevaux des professeurs qui sont d'une race différente de la nôtre, et qui vivent à côté de nous.

La foule des élèves n'est pas homogène: les vétérans sont des êtres supérieurs, qui n'entrent en contact avec nous que par l'intermédiaire de polochons que nous sommes honorés de recevoir sur la figure, et qui ne nous adressent la parole que pour nous coller. Les profanes, rarement, nous font un petit bout de conduite, en récréation.

Ma petite promotion, toute recroquevillée, connaît encore une subdivision en ornaïens et en algérois.

Au réfectoire, nous avons faim! ma promotion est groupée sur deux bancs, de part et d'autre d'une longue table grasse. Une assiette de fer, sale, un quart, sale, dans le quart, de la marmelade de moucheron, et de mouches, dans l'assiette, une pitance infecte et insuffisante.

Le matin, une cafetière verse un liquide dont la nature nous échappe: le goût est anonyme, la couleur varie peu et permet de suivre la cuiller jusqu'au fond du bol. et cela s'agrémente ordinairement au moins d'un cafard de dimensions suffisantes de bête bien nourrie, ayant vécu une vie calme et tranquille.

Au réfectoire, hélas, c'est la lutte pour la vie. Un soir, on apporte un plat de sardines frites. Panne rapide d'électricité, l'espace d'un instant. Quand la lumière revient, le plat est vide, mais chaque poche est remplie...

Le maltais, de l'autre côté du ravin, a des nêfles magnifiques.

Un samedi après-midi, le maltais ne trouve plus ses nêfles. Le dimanche, Jacquot, court sur pattes, encore raccourci par une forte myopie, Brasiles, pacifique géant, et un troisième loustic retournent chez le maltais, à la recherche des dernières nêfles. Le loustic « fait la mata » et les deux autres s'attardent. Coup de sifflet, fuite rapide, ...mais Jacquot perd ses lunettes, et le maltais sans pitié attrape sa proie, alerte la gendarmerie, jette la consternation sur l'Ecole. Le chaïb parlemente, et sauve Jacquot en payant 50 fr. (des francs de 1920).

Nous sommes deshonorés, et dans son laïus du samedi, le chaïb laisse bien deviner qu'il se charge de nous aider tout en regrettant que nous ayons été si peu dé-

gourdis. Nous nous cotisons pour payer les 50 francs et nous attendons les événements. Quelques semaines plus tard, le maltais a une chèvre vagabonde qui franchit d'un mètre la haie de l'Ecole, et le maltais paie au chaïb une somme de 50 francs pour les dommages causés par sa chèvre. L'honneur est sauf.

Tous les samedis, il y a conférence du chaïb. Nous apprenons, d'abord, que nous sommes les piliers de la charpente morale de la France, et, ensuite, que nous filons du mauvais coton. Et les punitions pleuvent: il y a celles des professeurs, celles des maîtres de services, celles des vétérans, celles des profanes. Quelques rescapés sortent le dimanche.

Pauvres tyrons !

*
**

L'année suivante est pour nous l'année du B. S. Malgré un travail accru, nous créons le « Profane », et nous créons aussi une coopérative. Notre profane, bien entendu, est polycopié, mais c'est tout de même un début, d'autant plus que sa composition, son impression, sa vente, sont plus ou moins clandestines, et plutôt plus que moins.

Au réfectoire, la faim continue, au dortoir, le pelochon fait des dégâts, nos chahuts sont bien organisés, nous cassons de tout, vite, bien, très proprement, et sans qu'il y ait trop de punitions.

Et cependant le chaïb a la rancune tenace. Un vétéran, vautre sur son lit, un jeudi après-midi, mange avec délices une tartine de confiture. Laïus réglementaire sur la tenue d'un instituteur, et trois mois de colle. Le chaïb s'en va, pendant la consternation se généralise. A la porte, demi-tour, le chaïb veut savoir qui a fourni la confiture. Et un profane récolte ainsi un petit mois de colle.

Doux régime !

Nous frayons avec nos tyrons, sans penser déchoir, et nous sommes à l'origine d'une camaraderie plus grande entre normaliens.

En troisième année, la vie matérielle de l'Ecole se transforme: l'uniforme est supprimé, le premier autobus Cohen fait son apparition, et les tables du réfectoire, à Pâques, se garnissent de vaisselle blanche!

Nous faisons beaucoup de pédagogie et de français. Aux gros dictionnaires Hazfeld que l'Administration a le soin de mettre dans chaque classe, s'ajoutent en troisième année, les gros dictionnaires de pédagogie et des livres de format plus faible, mais qui sont alors beaucoup plus maniables.

Notre artillerie est donc abondante et variée. L'artillerie légère harcèle l'adversaire, le démoralise, et, en matière de conclusion, un gros Buisson, venant de l'autre extrémité de la salle, avec une bonne trajectoire bien courbe, arrive à la verticale sur un

crâne non protégé, et termine proprement le combat.

*
**

En quatrième année, nous sommes les voisins de l'Econome, un espèce de grand type qui continue à nous faire crever de faim, et qui n'a jamais rien compris à la mentalité de Bouzaréa. Ne fit-il pas passer au conseil des professeurs un brave normalien qui avait sifflé l'air « Un grand singe d'Amérique » sur le passage de Boudjif, grand uniquement par la taille !

L'hiver est rigoureux, et nous avons froid. Nous finissons par obtenir un poêle, et, bien entendu, nous « trouvons » du bois.

Hélas, Boudjif, quelle distillation de bois vert, et quel amas goudronneux sur le tapis de votre salon! car notre poêle a un tuyau qui débouche dans votre cheminée, et, à condition de bien soulever notre poêle de temps en temps, tout un magma nauséabond dégringole tout doucement chez vous.

Nous imaginons une intrigue entre la bonne de l'Econome et l'un d'entre nous, et nous donnons à notre camarade rendez-vous à neuf heures du soir sur la route. Brunot et moi, cachés dans le fossé, des casquettes sur la figure, et matraque à la main, nous surgissons au bon moment, et l'amoureux, transi de peur, détail... Le lendemain, le pauvre garçon nous racontait sa mésaventure, en y ajoutant, bien entendu, force détails.

*
**

Souvenir de surveillant? Un matin, au petit jour, surveillant et surveillés étaient au grand urinoir qui se trouvait au bout du bâtiment. Mon voisin, me tapant sur l'épaule, me confie: Dis, « j'y ai mis », j'ai sauté du lit et je me suis essuyé la figure, et il a cru que je revenais du lavabo!

Le malheureux, m'ayant reconnu, eut l'envie de pisser coupée net.

*
**

Voilà donc vingt ans bientôt que je suis à Bouzaréa. Jeunes gens, mes amis, voulez-vous me donner l'occasion de penser que je commence à devenir un vieux bonhomme ?

J'ai connu comme vous l'état de tyron, de profane, de vétéran, à une époque où ces mots avaient leur valeur. J'ai vécu la vie de l'Ecole dans des conditions moins agréables que celles que vous connaissez et votre ancien n'est jaloux ni de votre jeunesse, ni de votre bien-être.

Sport, bien-être matériel, confiance mutuelle, sont des éléments nouveaux, mais qui laissent intact notre amour pour cette vieille boîte de Bouzaréa.

F. Puget,

Promotion 1919-1922.

Professeur de Sciences
aux Ecoles Normales d'Alger-Bouzaréa.